

DÉMOCRATIE LA POÉSIE POUR RÉ-INVESTIR LE COMMUN ?

**Noémi Lefebvre
Jean-Charles Massera
Edwy Plenel**



MAISON DE LA POÉSIE DE NANTES

**DÉMOCRATIE
LA POÉSIE POUR RÉ-INVESTIR
LE COMMUN ?**

Noémi Lefebvre
Jean-Charles Massera
Edwy Plenel

Noémi Lefebvre

L'intelligence de la sardine

Noémi Lefebvre, née en 1964, est l'auteure aux éditions Verticales de quatre romans parus entre 2009 et 2018, et de *La Vie comme ça* (Joca Seria, 2017). *Poétique de l'emploi* (Verticales, 2018) est un manifeste anti-productif extrêmement efficace. Ce texte dénonce la dictature de l'utilité, et propose avec malice et second degré la poésie comme moyen de s'y soustraire.

« J'ai toujours dit par exemple qu'il fallait garder une utilité au mot "démocratie" alors qu'un tas de gens voulaient l'abandonner, parce que c'est le mot qui désigne ce pouvoir des égaux que nos gouvernants veulent rendre invisible. La bataille sur les mots est aussi une bataille sur les choses elles-mêmes. »

Jacques Rancière. « Macron est le pur et simple représentant du capital » entretien avec Joseph Confavreux et Lise Wajeman, 22 juillet 2018, Mediapart.

Hier je m'appelle, il devait être six heures, je me faisais peut-être du souci pour moi, je n'avais pas eu de nouvelles depuis un certain temps, je m'étais peut-être un peu oubliée, souvent les gens s'oublient en se perdant de vue au milieu des statuts qui leur font des fonctions dans le cadre aliénant d'un boulot pas marrant, je m'inquiétais sans doute un peu de ce que je devenais étant donné la tournure générale du monde contemporain depuis la loi travail et la mort des abeilles et la montée du fascisme et tout ça à la fois, mais ce n'était pas seulement pour prendre des nouvelles, parce que je ne suis pas non plus dans un rapport à moi-même entièrement désintéressé, non, je m'intéressais à moi pour avoir un avis personnel à propos d'une question que je voulais me poser, c'était pas nouveau mais ça m'intéressait, sur la démocratie, je voulais me demander : *dis donc à ton avis est-ce que c'est encore possible de parler comme ça tout le temps de la démocratie pour un oui pour un non, démocratie par-ci, démocratie par-là, alors que ce mot n'est rien qu'un cache-misère au niveau national et au plan planétaire ?* Il faut dire que j'étais dans un état d'esprit proche de l'abattement et comme je connais ma tendance à m'isoler quand je me sens seule dans cette société complètement anomique au point de peut-être désirer par moments se foutre un peu en l'air, j'avais l'idée de m'appeler.

J'étais à peu près sûre de me trouver parce que vers six heures du soir en général je suis assez joignable, vers cinq heures aussi mais vers cinq heures c'est l'heure où j'ai le moins de choses à me dire parce que je manque d'idées à cause de mon travail dans le secteur culturel auquel je me plie par amour de l'argent et de la carte vitale, vers cinq heures, à la sortie de bureau qui est en ce qui me concerne une espèce d'open space où circulent Internet et pas mal de conneries sur la démocratie en éléments de langage des politiques publiques, j'ai à peine des espèces d'idées de fourmi ou à la rigueur de sardine, enfin j'imagine parce que les idées de sardine sont encore assez méconnues mais les sardines ont, semblerait-il, des petites idées de derrière les filets. Les grandes idées de sardines on n'en a jamais parlé, c'est sans doute aussi bien, les grandes idées sont de plus en plus difficiles à encaisser humainement, enfin c'est un sujet sans doute, que les grandes idées, qu'on pourrait traiter un autre jour, peut-être, à la télé ou dans page Idées d'un journal national, mais pour la sardine il faut s'imaginer quelque chose de très simple et limite exotique, en tout cas pas banal, complètement différent du point de vue perceptif, analytique et interprétatif, des idées culturelles

de l'humain cultivé auquel j'ai affaire dans mon job culturel auquel je tiens quand même en tant que solution personnelle au problème du chômage. J'ai lu un article sur l'intelligence des sardines, dans *Le Monde*, en ligne, je crois, il semblerait que l'intelligence de chaque sardine en soi et pour soi ne soit pas réputée fameuse ou brillante ou étonnante – comme serait l'intelligence, par exemple, d'un éléphant moyen ou d'un poulpe ordinaire ou d'un corbeau des bois ou d'un homme de la forêt, en latin savant *homo sylvestris*, ainsi orang-outang que l'on dit proche de l'homme, ce qui n'est pas réciproque, heureusement pour les droits de l'homme à cultiver des palmiers à huile – mais que le génie de la sardine apparaîtrait dans l'invention, récemment copiée par les ingénieurs en drones à des fins technologiques de progrès de l'humanité par le perfectionnement infini de l'outil, d'un *système d'organisation collective contre la destruction du monde*. Système dont l'orang-outang ne peut malheureusement pas s'inspirer faute de moyens humains.

Il faut dire que j'ai lu un livre, *Mondes animaux et monde humain*, un livre assez ancien de Jakob von Huxkuell, celui qui s'intéressa à la tique bien avant Gilles Deleuze, celui qui eut l'idée de la tique de Deleuze, celui à qui Deleuze reprit aussi l'idée des mondes animaux, que Deleuze a lu sur le conseil avisé de Foucault qui le lut lui-même sur le conseil avisé de Canguilhem et dont Deleuze se servit dans son abécédaire avec son pull violet un peu vieux et ses cheveux sauvages et son sourire doux et intello et ses doigts pleins d'ongles et Claire Parnet qui lui fume ses clopes tout le temps tranquillement dans la gueule parce qu'à cette époque il y a une liberté de mourir si on veut comme on veut comme le pensait Canguilhem et donc aussi Deleuze et certainement Foucault, bref j'ai retenu cette phrase de Huxkuell dont Gilles n'a pas parlé avec Claire mais qui était certainement, dans *Mondes animaux et monde humain*, la phrase Huxkuellienne préférée de Canguilhem, je cite : " Quiconque veut s'en tenir à la conviction que les êtres vivants ne sont que des machines, abandonne l'espoir de jamais porter le regard dans leur monde vécu. "

Vers cinq heures, il m'arrive de rêver aux mondes sans savoir comment la vie vivante a bien pu m'échapper, alors je pense à l'Huxkuell de Canguilhem et je pense au poète et me dis Ô poète ou même n'importe qui, comme il est bon, certains jours vers cinq heures, de penser au monde vécu, c'est-à-dire de penser en vivant et de vivre en pensant, par exemple, aux *sardines intelligentes*.

Pour se faire une idée de l'idée d'une sardine, il ne faut pas considérer l'activité de chaque cerveau de sardine indépendamment du monde de la sardine, mais entièrement relié à un ensemble de représentations du monde sardinal dans un collectif intellectuel en bancs où chaque individu agit pour sa survie en contribuant à la survie de tous, c'est pourquoi nous pouvons parler d'une *intelligence collective de la sardine en banc*.

L'intelligence de résistance collective à la destruction mondiale est si puissante chez la sardine que même lorsque les sardines ont la tête coupée, elles continuent, dans les boîtes de sardines, à penser cette pensée issue du monde bancal. Réunies dans une boîte, les sardines, même sans tête, ont encore cet esprit. Ce que je me dis. Personne ne mange jamais une sardine toute seule, mais toujours plusieurs. Et si nous mangeons plusieurs sardines, enfin c'est ce que j'imagine sur le coup de cinq heures, c'est que *nous ne pouvons pas isoler la sardine de son mode de pensée*, et si nous avons faim de sardines, c'est que *nous désirons ce pouvoir sardinal de lutte collective contre la destruction du monde*.

En même temps que je fumais par liberté de mourir à ma fenêtre du 4^{ème}, je regardais les gens agis par les désirs de magasins de fringues et je me faisais l'hypothèse suivante, vers cinq heures et demi : *les sardines sont le poisson fondamental de l'intelligence collective que l'humanité voudrait bien posséder*, c'est pourquoi nous l'aimons, avec du citron ou non, ça n'est pas la question.

Contemplant les passants passant comme des fourmis entre les soldats de l'armée régulière qui défilaient par huit en plan vigipirate, je me disais, vers cinq heures, avant mon coup de fil, et c'était une rêverie sans aucune intention de solution à rien, me disais : *les sardines sont toujours à penser en bancs de manière parfaitement coordonnée, sans se rentrer dedans, en changeant constamment de cap, elles font des volutes et des tourbillons bien plus synchronisés que la nage olympique dont nous aimons rigoler presque autant que le patin artistique, oui, nous sommes impressionnés par les beaux mouvements de pensée des sardines collectives évoluant dans la mer à la façon, dans l'air, de certains oiseaux de type étourneaux*.

Je me demande si ce n'est pas chez la sardine une manière de *constituer du politique* comme une sorte de *commun poétique*, en admettant que la poésie soit bien, en gros, comme on le suppose au ministère de la culture, le langage du beau de la nature en tant que patrimoine de l'humanité, ce qui se défend

car c'est bien ce qui nous émeut, le beau si culturel de la nature en patrimoine humain. La poésie, souvent, émeut par les oiseaux, les poissons et toute cette création qui a perdu sa genèse mais en même temps a pris de la valeur en devenant une précieuse nature grâce à la destruction qui en fait la rareté et donc la protection. La valeur de tout ce qui est vivant a beaucoup augmenté depuis que les animaux sont traités par ce monde humain auquel j'appartiens, comme des coucous suisses.

(N.B. il est possible que les sources pures achetées par Nestlé au marché du malheur nous indiquent le jour et l'heure à la seconde près.)

L'intelligence collective du banc, de manière générale, est un sujet très important étant donné que les bancs sont de plus en plus rares et même en voie de disparition par l'effet d'un ensemble de politiques de suppression des endroits où s'asseoir à plusieurs plutôt que de courir tout seul pour réussir sa vie, bref le banc est un lieu d'intelligence collective, comme le dit *Le Monde* en ligne à propos des sardines, sans parler des fourmis qui vivent en colonie.

La colonie de fourmi est peut-être aussi un monde où se pense du commun, me disais-je vaguement en regardant les gens toujours par la fenêtre, bien que *Le Monde* n'ait pas mentionné les fourmis dans cet article en effet consacré aux sardines. (Il est difficile de parler de tout dans le monde humain où s'est imposé la spécialisation des connaissances en division du travail, ainsi aussi sans doute entre journalistes spécialistes du monde de la fourmi et d'autres spécialistes du monde de la sardine, je suppose que les journalistes spécialistes en sardine ont peu de choses à dire sur les fourmis et c'est bien normal, étant donné qu'un seul sujet peut déjà occuper toute une vie, c'est pourquoi les journalistes qui travaillent sur la politique migratoire européenne et ses infâmies n'ont pas le temps de travailler en même temps sur les expositions au musée du Quai Branly. La culture est une page à part dans n'importe quel journal, ce qui demande peut-être de réfléchir aux catégories qui s'imposent dans *Le Monde* et même au-delà). Bref et toutes choses inégales par ailleurs, je me demande :

Est-ce qu'il n'y aurait pas une réflexion à mener sur d'autres mondes communs, comme celui, bien connu, de la fourmi vivant en colonie ? Pourquoi la fourmiillère ne serait-elle pas, elle aussi, le lieu poétique d'un commun politique ?

Je me dis :

La fourmi doit penser "nous" de manière coloniale, c'est-à-dire que la fourmi subit, si vous voulez, le commun de l'esclavage mais à l'état sauvage, où les

békés sont de simples reines et pas des propriétaires de bananes occupés à tuer leurs salariés et toute la nature avec du chlordécone et à faire du lobbying à Bruxelles contre la banane de Floride qui est beaucoup moins bonne. Par cette ignorance des progrès de la chimie et par indifférence aux intérêts européens de la banane française, le monde de la fourmi présente l'image de la vieille colonie, à la dure, vous voyez, le travail continu sans congés payés ni aucun loisir, sans droit d'expression ni possibilité de contestation, voilà ce que nous évoquent les colonies de fourmis. Les fourmis n'ont pas de vie et ne font pas envie, ce que je me disais en regardant la rue où allaient et venaient les humains du monde contemporain. L'intelligence collective de la fourmi, nous l'avons a priori limitée par l'analogie avec les colonies dont nous connaissons les mécanismes et dont nous devons bien voir les liens historiques avec le monde humain des marchands de bananes dans lequel nous mourons.

Vers cinq heures 45, à regarder dehors sans voir aucune campagne, la tête comme une sardine, je me disais ça : *Le commun poétique est une façon de voir l'animal politique par nos façons de parler.*

Me disais encore : *C'est dans l'étude critique du langage humain sur l'animal que se tient peut-être l'idée d'une poétique du commun politique.*

La pluie qui s'était mise à tomber sur la rue affolée.

J'ai fait mon numéro.

Salut, ça va ? T'as deux minutes là ? Je voudrais ton avis sur la démocratie, je me demande si... Je me demande, pour la démocratie... à cause de la culture. Tu fais toujours de la science politique ? en vacation ? enseignante précaire ? à Lyon 2 ? Bon c'est pas l'IEP mais c'est quand même de la science po. Tu enseignes l'histoire des idées ? Sur les oranges-outangs ? Par rapport à la science politique c'est assez exotique... Parce que j'aurais bien aimé que tu fasses un petit texte sur un sujet sérieux, je veux dire un sujet assez engagé tu vois, un sujet un peu dingue, en fait. Un truc de malade, vraiment assez fou. La démocratie... quand on fait comme toi de la science politique alors j'ai pensé que tu aurais pu... D'un point de vue scientifique, de recherche, mais avec ton ton à toi, tu vois, ou alors à partir des questions culturelles, du fait de ton boulot dans la culture, tu sais, donc la démocratie culturelle, qui est tout de même une démocratie que tout le monde aime beaucoup parce que c'est à la fois démocratique et culturel et pas seulement démocratique, ce qui est, avouons-le, un peu chiant parfois, ni culturel, ce qui peut être

aussi un peu chiant pour tout dire, voilà finalement énoncer le concept de *culture démocratique*, ce qui est, il me semble, un sujet passionnant. L'idée se serait de passer de la *démocratie culturelle* à la *culture démocratique*. La démocratie culturelle versus la culture démocratique. Qu'est-ce que tu en dis ? Tu n'aimes pas la culture ? Tu n'aimes pas la culture ! Bon ok alors en tant qu'écrivain est-ce que tu pourrais pas au moins écrire un petit truc sur la démocr ? Allo ? Allo ?

Je m'étais raccrochée.

J'ai ouvert mon ordi, j'ai lu les dernières nouvelles du fascisme en Europe et la chasse aux migrants. Après j'ai écouté le défenseur des droits, il parlait d'un monde vécu qui se pense humainement, ça m'a remonté le moral pendant une demi seconde. J'ai été m'ouvrir une boîte de petits pois en attendant le dégel du permafrost.

Jean-Charles Massera

L'imaginaire et la puissance (Poétique du cadre)

Né en 1965, Jean-Charles Massera a publié plusieurs livres aux éditions P.O.L et Verticales entre 1998 et 2009, et explore aujourd'hui d'autres médias tels que la photo, le dessin, le film ou encore l'installation. Jean-Charles Massera dénonce l'impuissance des individus face au grand capital, le traitement inhumain réservé aux immigrés, tous les symptômes d'une humanité qui se déteste et se regarde le nombril. Le regard est pointu et fait sourire jaune.



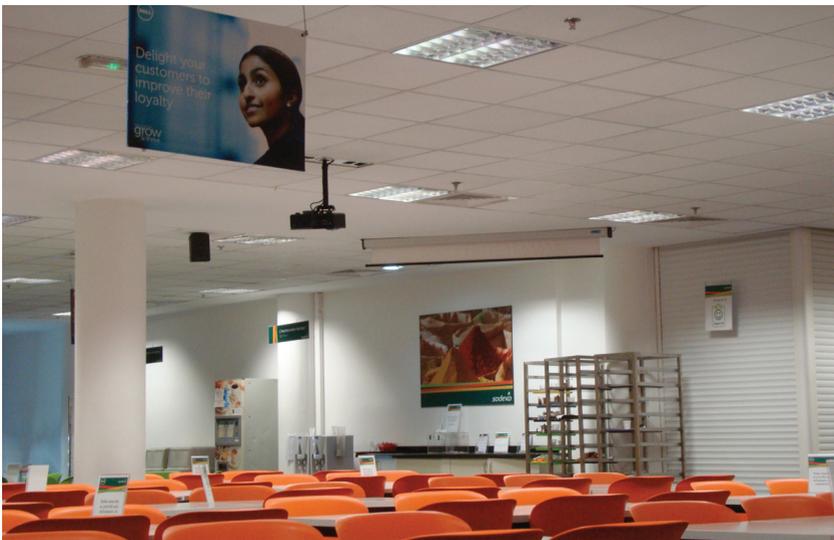
C'est sûr qu'en termes de projections, la première question c'est celle du cadre, mais bon...



Mais la recomposition d'un cadre, ça peut être quelque chose de très simple...



Cela dit, c'est vrai que la paix sociale comme projet politique, ça reste compliqué.



Mais oui, y a un vrai problème de l'amélioration des conditions de l'oubli de soi...



Alors est-ce que pour autant le néo-libéralisme a intégré la résistance des corps...



Alors, est-ce que c'est l'offre qui a précédé la demande ou est-ce qu'y avait pas déjà un terrain...



Mais peut-être que ça interroge aussi un besoin d'adhésion à l'expression d'une puissance...



En même temps c'est vrai que c'est difficile d'admettre la réduction des possibles...



Après la question c'est toujours de savoir à quel point l'adaptation reconfigure l'imaginaire.



À un moment y faudra quand même poser la question des conditions de l'imaginaire...

Edwy Plenel

L'expérience politique du lointain

Journaliste et ancien directeur de la rédaction du *Monde*, Edwy Plenel est cofondateur et président de *Mediapart*, journal en ligne indépendant et participatif fondé en mars 2008. Il a notamment publié chez Don Quichotte *Dire non* en 2014 et *Dire nous*, paru en 2016 en réaction aux vagues d'attentats perpétrés en France en 2015. Ces deux ouvrages, écrits sous la forme de plaidoyers, interrogent la notion de démocratie telle qu'elle est exercée aujourd'hui et tentent une définition de l'idée de commun.

« Sinon l'enfance, qu'y avait-il alors qu'il n'y a plus... »

Cette interrogation de Saint John Perse m'accompagne ici, à Nantes, la ville où je suis né, où j'ai peu vécu mais dont je tiens sans doute, au plus obscur de ma conscience, mes rêves de lointain, mes rêves au lointain.

Des bribes de souvenir me reviennent qui en témoignent. Ce lancement d'un navire aux ACB, les Ateliers et Chantiers de Bretagne où travaillait mon grand-père maternel, lente glissade spectaculaire regardée depuis un appartement du Quai de la Fosse. Cette légende littéraire nantaise, souvent partagée en famille, de Jules Verne, tout gamin, parti s'enrôler comme mousse sur un rafiôt et rattrapé de justesse par son père. Cet oncle qui cabotait le long des côtes africaines avec ses récits rapportés de la grande-île, Madagascar. Cette forêt de grues portuaires, aperçues sur la route à l'approche de Saint-Nazaire, qui me semblaient la porte d'entrée des vacances estivales. Cette mer immense que je contemplais depuis la villa familiale, perchée sur la falaise de Saint-Marc-sur-Mer, une mer grise et morose dans l'ennui de vacances trop immobiles.

« S'en aller ! S'en aller ! Parole de vivant... » Saint John Perse toujours.

Je suis d'ici mais mon imaginaire est d'ailleurs. Breton d'outre-mer, définitivement. Jusqu'à l'âge de dix-huit ans, mes pays d'enfance, puis de jeunesse furent au lointain, de l'autre côté de l'Océan Atlantique d'abord, de l'autre côté de la Mer Méditerranée ensuite. Au pays d'Aimé Césaire et d'Édouard Glissant, la Martinique. Au pays d'Albert Camus et de Kateb Yacine, l'Algérie.

Aux deux pays de Frantz Fanon, pays natal, pays causal ; Fanon, ce voyant des âmes – il était psychiatre –, ce devin des peuples – *Les damnés de la terre* ont fait le tour du monde – ; Fanon, soldat antillais de la France Libre devenu combattant de l'Algérie indépendante et, au-delà, des émancipations africaines. Fanon qui, dans son premier livre, *Peau noire, masques blancs*, paru en 1952, l'année de ma naissance, avait eu cette fulgurance, ô combien brûlante dans notre siècle amer, d'indifférence de l'Europe aux migrants, exilés, réfugiés : « Il ne faut pas essayer de fixer l'homme, puisque son destin est d'être lâché. »

Je veux donc vous parler du lointain. De ce lointain qui est le chemin du prochain.

« Agis en ton lieu, pense avec le monde », aimait recommander Édouard Glissant, dont la poétique fut résolument une politique. Chantre de l'identité relation, ce tremblement qui tisse le Tout-Monde et le Tout-Vivant, il n'a

cessé de pourfendre l'illusion mortifère des identités à racine unique où s'assèche l'humanité et se nécrose la solidarité. « Je change, échangeant avec l'autre, sans me perdre pourtant ni me dénaturer », ajoutait-il afin de rassurer celles et ceux qui prennent peur à la perspective du voyage vers l'autre. Ils craignent l'épreuve de cette rencontre où, le reconnaissant justement comme autre, résistant à la tentation de l'assimiler à soi-même, l'on découvre sa propre humanité, admettant enfin que ce sont le divers, le pluriel, le multiple qui nous font semblables, et non pas ce Grand Un du pouvoir et ce Grand Même de l'identité qui n'ont eu de cesse d'entraver l'élan de l'humanité, de l'abaisser et de l'appauvrir, de la blesser et de l'enlaidir. Grandir au lointain, cette expérience fondatrice, m'est un passé plein d'à présent. Loin d'un souvenir exotique, c'est une leçon politique. Un philosophe, qui était poète à sa façon, Gilles Deleuze, l'avait compris. Dans son fameux *Abécédaire* filmé, à l'article « Gauche », il explique que la différence entre conservateurs et progressistes, entre tenants des immobilismes sociaux et partisans des inventions émancipatrices, est une question de perception de l'espace, d'adresse qui fixe à demeure ou de mouvement qui emporte au loin. Les premiers partiront toujours d'eux-mêmes, de leur lieu, de leur rue, de leur ville, de leur pays, quand les seconds partiront de l'horizon, du monde qui nous interpelle, du lointain qui nous appelle et nous requiert.

Au fond, comme beaucoup d'entre vous sans doute, je suis l'enfant de ce que Deleuze avait théorisé. Quelle est cette expérience politique ? Quelle est son actualité persistante ? Quelle est surtout sa vitalité résistante à l'image de cette découverte de Camus, au soleil de Tipasa – Tipasa qui fut mon refuge adolescent en Algérie : « Au milieu de l'hiver, j'apprenais enfin qu'il y avait en moi un été invincible » ? Un invincible été...

Cette expérience, c'est celle de l'égalité. De l'égalité naturelle. Évidente, flagrante, sans bavardage ni théorie. Oui, l'égalité naturelle miraculeusement sauvée à l'épreuve d'une si longue durée d'inégalité criminelle, officielle, juridique, étatique, violente, assassine, effrayante ! Grâce aux peuples martiniquais et algérien, grâce à ce retour à l'envoyeur – le pays des droits de l'homme, du moins de sa déclaration – qu'ont supporté ces pays qui firent notre fortune, notre richesse, nos privilèges, dans l'asservissement esclavagiste, dans l'humiliation coloniale, j'ai tôt appris qui était l'adversaire humain de l'homme.

Cet adversaire, le nôtre, toujours en embuscade, souvent de retour, ce sont les tenants de l'inégalité naturelle. Ils ont eu hier leurs lettrés et leurs stylistes – Joseph de Maistre, Charles Maurras –, comme ils eurent avant-hier leurs juristes et leurs administrateurs – les rédacteurs du Code noir ou des statuts antisémites –, comme ils ont aujourd'hui leurs bateleurs dont les foires sont médiatiques et dont les haines, infinies, sont des poupées gigognes : sous le sexisme, l'homophobie ; sous la xénophobie, le racisme ; sous l'islamophobie, la négrophobie...

Et ainsi de suite jusqu'à la fin de l'humanité. Jusqu'à épuiser l'idée d'une humanité commune. Jusqu'à nier l'idée même du commun. Sexe, genre, civilisation, culture, nation, religion, etc., supérieurs à d'autres ! Leur crédo n'est autre que la folie qui a déjà égaré les hommes ici même en Europe, jusqu'au crime, contre l'humanité précisément.

Ce détour par le lointain est une invite pressante à reprendre nos esprits. Au fondement de l'idéal démocratique, il y a l'égalité. Nous naissons libres et égaux en droits. En droits et en dignité, a ajouté la Déclaration universelle des droits de l'homme de 1948, élargissant la portée de la Déclaration française de 1789. Oui, égaux en droits dès la naissance ! Sans distinction d'origine, de condition, d'apparence, de croyance, de sexe, de genre ! Cet article premier des Déclarations des droits est le ressort indestructible d'émancipations sans cesse recommencées, inventées, complétées. Contre l'esclavage, contre la colonisation, contre l'exploitation économique, contre l'oppression sociale, contre la domination masculine, contre la persécution religieuse, contre les discriminations ordinaires, contre les dénis démocratiques, contre les dégâts écologiques... Bref, contre toutes ces hiérarchies si durablement installées, satisfaites d'elles-mêmes, aveugles au monde et aux autres, où s'éternise l'injustice.

L'émancipation est un déplacement, toujours renouvelé. L'humanité n'est pas assignée à résidence. Ni à un lieu, ni à un milieu, ni à une condition, ni à une soumission qu'elle n'aurait pas le droit de quitter ou de renverser. Être égaux en droits, c'est avoir le droit non seulement d'en jouir et de les défendre mais aussi d'en conquérir, d'en inventer de nouveaux. S'il est une poésie de la démocratie, c'est là qu'elle réside : dans cet horizon de l'égalité qui nous élève et nous relève, dans une quête infinie aux beaux jours, dans des révoltes salutaires aux heures sombres. Le Rimbaud communard, le Char résistant, le Césaire anticolonialiste ont illustré cet imaginaire dont

notre époque incertaine et confuse a tant besoin. La politique a certes besoin de programmes, de partis, de mouvements, d'institutions, d'élus, mais son exigence démocratique réclame bien plus que cela, un préalable : une culture commune, un imaginaire partagé, une espérance vivante.

« Un abîme est là, tout près de nous. Nous, poètes, rêvons au bord. Vous, hommes d'État, vous y dormez » : cette note, trouvée dans les papiers de Victor Hugo après sa mort, résonne dans notre époque de doutes et de déceptions. « Soyons réalistes, demandons l'impossible », lisait-on sur les murs de nos révoltes logiques, il y a cinquante ans. La part du rêve est le chemin du réel. Rêver, c'est aujourd'hui être responsable. Plus responsable en tout cas que tous ces gouvernants trop occupés à se survivre à eux-mêmes qui ne prennent pas la mesure de la catastrophe qui menace.

Partout, des pouvoirs autoritaires, inégalitaires et identitaires ; partout, y compris au cœur des puissances du Nord comme du Sud, à l'Ouest comme à l'Est – et comment ne pas penser aujourd'hui au Brésil – ; partout, ces pouvoirs engagent la revanche de l'inégalité naturelle sur l'égalité des droits. Alors, brandissons avec les poètes cet étendard, sans concession, sans barguigner, pour leur dire non !

« Nous sommes de ceux qui disent non à l'ombre... » Je cite Aimé Césaire, c'était dans *Tropiques* en 1941.

« Où que nous regardons, l'ombre gagne. L'un après l'autre, les foyers s'éteignent. Le cercle d'ombre se resserre parmi des cris d'hommes et des hurlements de fauves. Pourtant nous sommes de ceux qui disent non à l'ombre. Nous savons que le salut du monde dépend de nous aussi. Que la terre a besoin de n'importe lequel d'entre ses fils. Les plus humbles. L'Ombre gagne... "Ah ! tout l'espoir n'est pas de trop pour regarder le siècle en face !" Les hommes de bonne volonté [j'y ajoute les femmes] feront au monde une nouvelle lumière. »

Disons non à l'ombre qui menace et oui à l'égalité qui libère.

Nantes, le 12 octobre 2018



Direction : **Magali Brazil**
Administration : **Jerome Taudon**
Communication : **Estelle Gaucher**
Médiation bibliothèque : **Joakim Ridel**
Conception graphique : **Sarah Orumchi**

Maison de la Poésie de Nantes
2 rue des Carmes, 44000 Nantes.
02 40 69 22 32
www.midiminuitpoesie.com
www.maisondelapoesie-nantes.com

Parce que la poésie d'aujourd'hui doit s'impliquer dans les questions qui agitent le monde, un espace de parole est proposé aux auteurs pour réagir de façon littéraire et personnelle sur la question « **Démocratie : la poésie pour ré-investir le commun ?** »

La **Maison de la Poésie de Nantes** a invité le vendredi 12 octobre 2018 à 21h à Cosmopolis, les auteurs **Noémi Lefebvre, Jean-Charles Massera** et **Edwy Plenel** à intervenir sur cette question. La rencontre est animée par Daniel Von Siebenthal.

Les textes de ce livret, spécialement conçus pour l'occasion, ont été lus par les auteurs lors de cette soirée.

Dans le cadre de MidiMinuitPoésie #18, festival de poésies, musiques, arts visuels et danses, du 10 au 13 octobre 2018 à Nantes.

